L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 11 NOVEMBRE 1891. 65me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres

Dudour & Bonnet, Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. 2 Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
MERCREDI, 11 NOVEMBRE 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 8e page.

La politique extérieure de la France.

M. Ribot a fait, le 26 octobre, à la tribune, en réponse à divers interpellations dont le budget du ministère des affaires étrangères a été l'occasion, des déclarations qui—dit la *Liberté*—auront un grand retentissement chez nous et à l'étranger, et qui ont valu au ministre un succès personnel dont il a le droit de se féliciter. On a abordé, dans cette séance, à peu près tous les sujets dont se préoccupe l'opinion : nos rapports avec l'Italie à propos des fêtes de Nice et des incidents de Rome, l'attitude réciproque de l'Etat et de l'Eglise dans la question des pèlerinages, la question d'Egypte, la question du Tonkin, enfin, pour couronner l'œuvre, suivant l'usage de l'Extrême-Gauche, on s'est occupé une fois de plus sur le point de savoir s'il fallait supprimer ou modifier l'ambassade française au Vatican, c'est à dire dénoncer et abolir le Concordat. Mais tout a disparu devant l'importance des déclarations que M. Ribot a faites sur l'accord intime de la France et de la Russie et sur les conséquences que cet événement doit avoir pour la paix et l'équilibre de l'Europe.

Il résulte des paroles du ministre que, sur tous les points discutés, il n'en est aucun qui puisse nous préoccuper ni créer des complications dans notre politique extérieure. Il a pleinement dissipé, par quelques mots décisifs, les craintes que l'on avait cherché à répandre et les fausses interprétations qu'on avait données à certaine faits.

Avec une habileté remarquable, M. Ribot a exposé à la Chambre que nos relations avec l'Italie sont ce qu'elles peuvent être avec un pays engagé dans la Triple Alliance; mais ces déclarations, dénuées, dont on a fait tant de bruit, ne les ont nullement aggravées. Ce n'est pas par hostilité que le gouvernement italien ne s'est pas fait représenter à l'inauguration du monument de Garibaldi. Les fêtes étaient données par la municipalité de Nice; si elles l'eussent été par le gouvernement français, il en serait fait un devoir d'assister.

Quant aux incidents de Rome, non seulement le gouvernement italien a fait tout ce qu'il a pu pour maintenir l'ordre, mais encore il a fait parvenir à notre gouvernement l'expression officielle de son regret de ce qui s'est passé. Il n'y avait évidemment rien à exiger de plus et rien, non plus dans ces conditions, qui pût troubler les rapports entre l'Italie et la France.

Le ministère a également justifié, avec beaucoup de tact et de netteté, les mesures prises à propos des pèlerinages et la circulaire adressée aux évêques. A cet égard, ce qui a vivement frappé la Chambre, c'est l'assurance que ces mesures ont été parfaitement appréciées et approuvées au Vatican. Ceux qu'un esprit de parti, veulent être plus catholiques que le Pape, se le tiendront sans doute pour dit.

A propos des affaires d'Egypte, nous sommes heureux d'avoir trouvé dans le discours de M. Ribot, la confirmation de ce que nous avons dit lui même. Nous maintenons, sans doute, les droits que nous tirons des promesses formelles de l'Angleterre au sujet de l'évacuation de l'Egypte, mais nous sommes prêts à entrer en négociations, d'accord avec les autres puissances européennes, pour décider les garanties nouvelles qu'il s'agira d'établir sur les bords du Nil. Mais pour se décorder la seule difficulté sérieuse que nous ayons avec des voisins dont nous apprécions si vivement l'amitié traditionnelle.

La question du Tonkin, d'après M. Ribot, n'est qu'une affaire de police extérieure et ne soulève de difficulté diplomatique avec aucune puissance. C'est au ministre de la guerre et au ministre de l'intérieur qu'il appartient d'agir pour réduire à l'obéissance quelques tribus insoumises.

Il reste donc aucun point noir à l'horizon de la politique internationale. Au contraire, partout, l'impression générale est que la paix n'a jamais été mieux assurée qu'aujourd'hui.

La paix générale, d'ailleurs, maintenant, une nouvelle garantie : c'est le rapprochement de la France et de la Russie. M. Ribot n'a pas dissimulé à quel point cette union est devenue intime, et il est facile de comprendre, à ces paroles, qu'elle existe, désormais, dans des conditions de solidité et de durée qui lui donnent une force considérable.

Le ministre a dit, avec raison, que la France a droit d'être fière de ce résultat, car il est dû à la persévérance et à l'énergie de tous ceux qui, depuis vingt ans, ont concouru à l'œuvre patriotique de notre reconstitution nationale et de notre relèvement dans le monde. Soyons assez justes pour ajouter qu'il y a aussi de la part de ceux qui ont l'honneur de mettre le sceau à une situation qui nous a fait reprendre en Europe le rang que nous méritions, et nous assurer les plus précieux concours. Les applaudissements unanimes qui ont souligné les paroles de M. Ribot attestent combien la Chambre a le sentiment et la reconnaissance des grandes choses qui se sont accomplies ces derniers temps. Ce sentiment n'est pas moins vif au dehors, et c'est à la confiance universelle du poids dont pèse, dans la balance des forces européennes, l'union de la France et de la Russie, que nous devons, sans doute, le maintien et les bienfaits de la paix.

Les Rhumatismes, la Névralgie, et les Catarrhes, causés par un sang appauvri, sont guéris par la Salsaparille d'Ayer.

IF YOUR BACK ACHES,
Or you are all worn out, really good for nothing, it is probably Dyspepsia. Try
BROWN'S IRON BITTERS.
It will cure you, cleanse your liver, and give a good appetite.

A PROPOS D'UN ARTICLE DE M. BONGHI SUR LA QUESTION ROMAINE.—Nous lisons, dans le *Temps* :

"Intéressée d'une certaine façon, l'article de M. Bonghi portera à croire que cette question n'est pas résolue ou que la solution actuelle est précaire; on en pourrait conclure autant du pèlerinage même organisé contre la loi des garanties. La loi des garanties est, à elle seule, toute la solution. Mais le Saint-Siège ne la reconnaît pas, le Pape ayant constamment protesté contre elle et ne cessant pas de protester par le refus de toucher de dotation. De leur côté, les partisans de Rome intangible la rejettent et n'en veulent plus : ils ne s'agitent si furieusement que pour arriver à la faire abroger.

"Dans le cas où ils l'emporteraient, qu'est-ce qu'on lui substituerait ? M. Bonghi, qui a, par dessus tout le tempérament critique, ne se prononce pas là-dessus. Il constate le conflit, la crise, et cet aveu est bon à retenir : "On ne pourrait, à présent, dit-il, répondre aucune de ces tentatives de conciliation qui, il y a quelques années, paraissaient offrir quelque chance de succès."

"A ne la considérer que comme une question italienne, la question romaine, on le voit, ne fait que s'aigrir et s'exaspérer. Il est vrai que dans un mois, dans huit jours,—*presque*—*calling to constitutional*—M. Bonghi, toujours démilitant et brillant, toujours étonnamment de verve, aura, peut-être, démontré le contraire. Mais au confessionnal est obscure, et, pour un mois, pour huit jours, elle vaut ce qu'elle vaut.

LOUISIANE.

Le Louisiana Planter and Sugar Manufacturer, Nouvelle-Orléans, du 7 novembre :

—LETTRE DE LA PAROISSE ASCENSION :

La pernicieuse sécheresse règne toujours. C'est probablement la plus longue que l'on ait jamais connue, aucune pluie, importante, n'ayant eu lieu depuis le 3 août dernier.

Dans ces circonstances, il ne fallait pas s'attendre à une bonne croissance de la canne, et l'amélioration, des autres côtés, est insignifiante.

De l'habitation Belle Alliance nous arrive la seule bonne note. On nous rapporte que l'on y fait 178 livres de sucre par tonne. C'est beaucoup plus que sur l'habitation Evan Hall, où on n'accuse que 140 livres à la tonne.

L'habitation Ascension fait 155 livres.

Avec son moulin à trois cylindres, sur St-Elisabeth, le capitaine Nolan obtient 135 livres.

—MM. Conield et Rolling ont mis en barils, samedi dernier, à Pointe Houmas, 220,000 livres de sucre.

Salsbury obtient 18 tonnes par acre, et 155 livres par tonne.

—L'habitation Hermitage fait très bien, cette année, ayant amélioré ses machines sous la haute direction du chef ingénieur, M. Wiggins.

—Nous tenons des propriétaires d'Evan Hall, qu'ils sont loin d'être satisfaits de la façon dont a été exécuté le contrat pour les améliorations apportées sur leur habitation.

—Souvenir a eu plusieurs accidents.

—Les membres de la Branch Sugar Planter's Association, de la paroisse Ascension, ont tenu leur réunion mensuelle, hier; le général Miles présidant, et de nombreux membres étant présents.

Une conversation à bâtons rompus, tenue parmi les assistants, donne une idée défavorable de la récolte de cette année. Le président a déclaré que, à moins de produire le sucre d'une façon moins coûteuse, l'avenir est des plus problématiques. 10,000,000 de livres de sucre ne couvriront pas nos dépenses.

—LETTRE DE LA PAROISSE IBERVILLE :

—La canne à sucre s'améliore toujours—le jus pèse 10 degrés Baumé, et on nous rapporte des rendements de 1,500 à 3,000 livres, à l'acre. Les meilleurs rendements sont obtenus dans la partie basse de la paroisse.

—Sur l'habitation Ste-Catherine, 72 acres de cannes de souches ont produit 210,000 livres de sucre.

La semaine dernière, il a été mis de côté, pour l'année prochaine, une quantité suffisante de cannes pour la graine.

Combien faut-il de jus pour produire une livre de sucre ? Peu de nos habitants se sont intéressés à cette question, et, peut être, ne s'en sont jamais occupés, si ce n'était la prime. Du plus ancien rapports qui nous arrivent, nous estimons qu'un gallon et quart de jus donne une livre de sucre.

Dans les saisons où la canne est moins mûre, le résultat n'est pas si bon.

De plus amples informations seront d'un grand bénéfice aux habitants.

La levée, à Plaquemine, a cédé, juste au-dessus de la dernière crevasse ; la ligne tracée par la nouvelle levée devra être abandonnée.

En plus de la propriété détruite, les ingénieurs devront faire des travaux pour se rendre un compte exact de ce que sera l'aboutir.

—LETTRE DE LA PAROISSE POINTE-COUPÉE :

Nous avons certainement un temps bizarre. Par moments les nuages s'amoncellent et le baromètre baisse ; la pluie paraît imminente. Soudainement le vent souffle du Nord et en quelques minutes le ciel est clair ; le temps continue à être à la sécheresse. Les entrepreneurs de constructions de levées et les cultivateurs du coton sont dans la jubilation, car ils peuvent faire de bon travail.

—Les moulins sur les habitations de MM. C. C. Pitcher, de la *N. Y. Warehouse and Scurity Co.*, et de M. Arthur Denis, sont en pleine activité et donnent d'excellents résultats.

—M. J. A. Rongon a allumé ses fourneaux, sur l'habitation Austerlitz. Il a une bonne récolte, quoique moins importante que celle de l'an dernier. Il espère obtenir 200,000 livres de sucre.

—La roulaison a commencé sur l'habitation du colonel Martin Gigny. Nous donnerons les rendements, la semaine prochaine.

—M. Marshall P. Philips, sur Oakland, est un peu en retard. Il n'a pas commencé la semaine dernière, comme on l'avait annoncé et commencera, probablement, la semaine prochaine. Une fois un train, le million et quart de livres de sucre espéré sera produit.

—M. Léon Duquoi envoie ses cannes au moulin de St-Maurice. Nous n'avons connaissance d'aucun rendement.

—M. John Stonaker, de St-Maurice, a eu quelqu'ennui avec le puits qu'il a creusé l'an dernier ; si la sécheresse continue il manquera d'eau.

—M. Joseph Lejeune, près de New Roads, a commencé à couper la canne, hier, et, dans quelques jours, mettra son moulin en opérations. Il ne roulera pas, cependant, plus de 35 ou 40 acres de cannes, ayant réservé la majeure partie de sa récolte pour la graine. Un grand nombre d'habitants des environs roulent au moulin de M. Lejeune.

—LETTRE DE LA PAROISSE ASSOMPTION :

Aucun changement à noter dans le temps. Il continue à être clair et sec. Chaque jour nous attendons de la pluie.

Nous ne connaissons que peu de chose à propos des rendements. Les cannes de souches, quoique n'étant pas aussi jeunes qu'on le croyait, rendent bien à la tonne, mais le tonnage est léger.

Le tonnage le plus important que nous connaissions, jusqu'à présent, est celui de trois ou quatre acres de l'habitation Foley : 34 tonnes à l'acre.

—La raffinerie de Elm Hall obtient 170 livres à la tonne.

—L'habitation Trinity est en repos, cette semaine, mettant de coté la canne pour la graine.

Himalaya fait du sirop et raffine à Lafourche. Georgia, Mount Lawrence et l'habitation de M. Himel, sont en retard.

—L'entrepreneur des travaux de la levée de Rosedale, va commencer le travail. On a construit plus de levées dans la paroisse Assomption, depuis trois ans, qu'on ne l'avait fait pendant les trente années qui ont précédées.

—LETTRE DE LA PARDISSE LAFOURCHE :

Dans toutes les parties de la paroisse on demande de l'eau à grands cris, aussi bien pour pourvoir aux besoins des maisons d'habitation qu'à ceux des sucreries. Les tribulations de nos habitants, à cause du manque d'eau, sont très ennuyeuses et ont retardé la roulaison.

Sur Leadie, on a fait d'excellent travail, il y a quelques jours, mais on a dû suspendre les opérations, pour attendre l'arrivée d'une quantité d'eau suffisante, puisée dans une mare, près du chemin de fer du Southern Pacific. Cette habitation peut se procurer de l'eau dans le bayou Lafourche, mais il est beaucoup mieux de prendre l'eau dans la mare que nous mentionnons plus haut, laquelle est beaucoup plus rapprochée.

—A Laurel Grove, il a été nécessaire de creuser une tranchée dans le lit du bayou, pour amener l'eau à la pompe qui puise l'eau nécessaire à la sucrerie.

—On se plaint, à divers endroits, du manque de bras pour la roulaison.

—Les premiers vingt arpents de cannes de l'habitation Abby, au général Whitehead, envoyés au moulin, ont donné treize tonnes ; les trente derniers ont fourni une moyenne de 16 tonnes. Naturellement les premiers 13 arpents avaient des cannes inférieures et les trente autres, des cannes de qualité supérieure, quoique n'étant pas les meilleures de la récolte. La première moyenne de la roulaison accuse un rendement de 96 livres de premier sucre et de 24 livres de second sucre, à la tonne. Ces résultats indiquent un rendement d'environ 1,000 livres à l'arpent. Il y a, sur Abby, un puits magnifique qui fournit toute l'eau nécessaire.

Le *Farmer*, Covington, paroisse St-Tammany, du 7 novembre :

—Les arrivages de coton augmentent tous les jours.

—Les travaux à la nouvelle église catholique, progressent toujours.

—Le bateau du gouvernement pour la destruction des chiouts qui obstruent la rivière, est toujours au travail.

—M. A. C. Bosse a terminé, cette semaine, le puits artésien de la Maison de Cour. A une profondeur de 450 pieds, jeudi, il a obtenu un jet d'eau qui donne de 8 à 10 gallons, à la minute.

Le *Pionnier*, Napoléonville, paroisse Assomption, du 7 novembre :

Avez vous vu, comme beauté du temps et douceur de température, de plus admirables jours que ceux qui nous ont favorisés dans ce dernier mois ?

Quel climat et quel ciel !

Aussi nos planteurs en ont-ils profité pour la roulaison. Ils ont fait de bonne besogne, expédié d'excellent ouvrage, fabriqué des millions de livres de sucre. Et tout cela aisément, agréablement, sans peine. Il y a plaisir à travailler par un tel temps. Et le travail continue.

Vous verrez bien, en fin de compte, quand tout sera terminé, que la récolte aura été satisfaisante, et que notre paroisse Assomption, sans avoir lieu de se plaindre, pourra dire encore : Je suis la première paroisse sucrière de la Louisiane.

—Lundi dernier, M. et Mme L. V. Landry ont eu la douleur de perdre une jolie petite fille de deux ans.

—Des changements nombreux dans les positions d'ingénieurs et de fabricants de sucre ont lieu, en ce moment, sur plusieurs de nos habitations.

—Les habitations Woodlawn et Enola ont eu le désagrément de la chute d'un réservoir à jus, causant un grand dommage.

L'affaire de la rue Bonaparte.

Le drame que je vais vous raconter s'est passé vers le mois de mai d'une des dernières années écoulées et que je ne désigne pas plus clairement pour ne pas ternir sa réputation.

Rien, je dois le dire, ne faisait présager les choses horribles qui s'allaient dérouler dans la rue Bonaparte.

Il était neuf heures du matin, le ciel était pur, le pavé sec, le serin d'une concierge mélomane gesouillait tendrement, et les "rapins" se rendaient, lents et tranquilles, à l'Ecole des Beaux-Arts.

Vers neuf heures moins dix, un homme d'un âge mûr déjà, aux allures bourgeoises, et d'une figure honnête et candide, pénétrait dans la cour de l'Ecole ; ses manières gênées et sa démarche hésitante indiquaient suffisamment qu'il n'était pas un des habitués de ce sanctuaire du beau.... et de la fumisterie.

Il se fit indiquer l'atelier Gérôme.

Il frappa timidement à la chambre au bout de quelques instants, pendant lesquels on entendit dans l'atelier quelques chuchotements et des pas étouffés, une voix grave lui dit :

—Entrez !

A peine eut-il poussé la porte qu'un seau plein d'eau, élégamment placé en équilibre au-dessus de celle-ci, inondait de la tête aux pieds sous une douche subite le pauvre homme stupéfait.

Mais déjà les élèves s'étaient précipités vers lui et se confondaient en excuses hypocrites, disant qu'ils l'avaient pris pour un de leurs camarades,—ce qui était peu probable, car ils l'avaient soigneusement gardé par une fente de la porte avant de lui dire d'entrer ; puis, afin de sécher le pauvre inondé, on lui fit enlever son paletot et son pantalon.

Pour se débarrasser de cette seconde partie de son costume, le bourgeois avait bien fait quelques difficultés, mais les rapins lui ayant assuré qu'il était "entre artistes," et qu'ils en avaient vu "bien d'autres," sans expliquer autrement ce que c'était que les "autres" en question, il finit, de crainte de s'enrhumer, par ne conserver que sa chemise et son gilet.

Pendant que ses habits séchaient près du poêle, ce qui exigea un certain temps, car on des rapins, craignant qu'ils ne s'endommagent, les arrosait de temps en temps, on interrogea le bon bourgeois.

C'était l'oncle de l'un des élèves de l'atelier ; il était de passage à Paris et venait rendre visite à son neveu, pensant le trouver à cette heure à l'atelier.

—Vous savez ce n'est pas avant dix heures, lui répondit un des rapins ; il a une affection qui l'empêche de venir de bonne heure.

—Il est malade ?

—Oh ! cette affection-là, ça n'est pas une maladie, c'est une modiste.

—Ah ! dit l'oncle qui ne comprit pas.

Cependant, les rapins qui s'étaient concertés et semblaient nourrir d'obscures desseins poussaient le feu au point que la température de l'atelier devenait intolérable.

—Comme il fait chaud ici ! murmura le bonhomme ; vous avez donc froid ?

—Non, mais c'est à cause du modèle.

—Le modèle ?

—Oui, celui qui pose.... Aujourd'hui, ça doit être M. Puvis de Chavannes, membre de l'Institut !

—Plaît-il ?..... Je croyais que c'étaient des gens payés et.....

—Allons donc. Pas à l'Ecole des Beaux-Arts. Les plus grands personnages viennent se faire immortaliser par nos pinceaux, et c'est un tel honneur que nous n'y admettons que des gens admirablement faits et d'une haute position sociale. Ainsi, tenez, dans cette esquisse-là, à gauche, celui qui est seul et se tient le pied....

—Oui ?

—Eh bien ! c'est M. Constans, ministre.

—Ah ! bah !

—Et ce grand maigre, à droite.....

—Oui, oui.

—C'est M. Carnot, président de la République.

—Allons donc !

—C'est comme je vous le dis !.... sérieusement, s'est ennuyeux d'avoir comme modèles d'aussi hauts personnages, car, enfin, ils sont quelquefois très incorrects !.....

Un autre élève intervint ;

—Ça, c'est vrai..... Ainsi, voilà une matinée finie.....

—Ah ! si monsieur voulait, dit un troisième, il pourrait nous rendre un bien grand service !

—Moi ? fit le provincial étonné.

—C'est vrai qu'il est admirablement bâti !.... on dirait un Silène.

—Un "sirène," reprit l'oncle ébloui.

—Non, messieurs, dit un autre élève, non ; vous oubliez que monsieur, quoique très-honorable, n'occupe peut être pas une position.....

—Allons donc ! l'oncle d'un élève de l'Ecole !..... Quelle est votre situation sociale, monsieur ?

—Moi ? je suis maire de Ferdinay-les-Escourges.

—Ah ! vous êtes maire !.... Ah ! alors, c'est différent ; et si vous vouliez, nous vous prierions,—d'autant plus qu'il se fait tard, mademoiselle, vos habits ne sont pas secs,—nous vous prierions de nous permettre de travailler.

—Je vous gêne ?

—Non, de travailler d'après vous.

—Comment, d'après moi ?

—Il vous suffirait de quitter ce qui vous reste.....

—Ah ! non ! par exemple !

—M. Carnot l'a bien fait pour nous...

—M. Carnot ?

—Doctrinaire, vous de notre parole !

La discussion continua pendant quelques minutes sur ce ton ; enfin, le brave homme, vaincu et flatté, consentit à quitter ce qui lui restait de vêtements.

Mais au moment où il se disposait à enlever son gilet de flanelle et ses bottines, un coup énergique se fit frappé à la porte.

Un des rapins se dirige vers l'huis et l'entr'ouvre.

—Tiens ! Mme Juliette Adam !.... Donnez vous donc la peine d'entrer ! dit le peintre, mais sans ouvrir complètement, car il n'y avait absolument personne derrière la porte.

—Non ! non ! hurle la pauvre bourgeois effaré à l'idée de se trouver devant une dame dans ce costume rudimentaire.... Vite, cachez-moi.

—Tenez, dit un des rapins en ouvrant un grand coffre au fond duquel traînaient quelques morceaux d'étoffes et où il jeta le bonhomme, vous vous y blottirez et on ne vous trouvera là-dedans, pour une minute ; nous allons renvoyer cette dame de suite.....

L'imprudent accepta.....

A peine était-il enfermé, à moitié étouffé et fort mal à l'aise, que les rapins verouillèrent le coffre et l'enlevèrent ; puis avec d'infinies précautions, ils le descendirent dans la rue, le déposèrent devant une maison, et après avoir déverrouillé la boîte allèrent se promener en face pour voir ce qui allait arriver.

Le pauvre homme, qui n'avait rien compris à ce qui se passait, attendit patiemment, après avoir été posé à terre, que l'on vint lui ouvrir ; mais au bout d'un quart d'heure, il souleva doucement le couvercle, et se tête effarée apparut, jetant un regard plein d'angoisse sur la rue.

—Ah ! s'écria une vieille dame qui passait sur le trottoir opposé, on désopite !

Et elle s'évanouit dans les bras des rapins, qui se tordaient.....

La boîte s'était refermée et paraissait décidée à ne plus s'ouvrir.

Pendant que les rapins déposaient la vieille dame chez un pharmacien, deux sergents de ville qui assistaient philosophiquement en descendant la rue, tombèrent en arrêt devant cette boîte qui encombrait le trottoir.

—C'est ridicule, dit l'un d'eux, de ne pas avoir enlevé sa boîte à ordures à cette heure-ci !

Et il alla prier la concierge de la maison devant laquelle stationnait le coffre de rentrer sa "Poubelle". La concierge sortit en protestant, et les trois hommes se mirent à délibérer sur cette boîte mystérieuse. Les rapins, très intéressés, s'étaient rapprochés.

—Il faut l'ouvrir ! disent les agents....

Alors, attendez que je m'en aille, dit un rapin ; c'est peut-être une machine infernale.....

Cette supposition glaça immédiatement le zèle des gardiens de l'ordre, qui ajoutèrent :

—Oui, nous allons d'abord en référer à M. le commissaire.

Et l'un d'eux se disposait à aller prévenir cet officier public pendant que l'autre restait pour surveiller la boîte mystérieuse, quand la vieille dame qui était sortie de son évanouissement et de chez le pharmacien, vint raconter aux deux représentants de l'autorité qu'elle était sûre d'avoir vu quelques instants auparavant une tête coupée dans la caisse.

—Qu'alors ça ne serait pas une machine infernale ! dit un des sergents de ville.

—Que ça serait peut-être un suicide ! hasarda le second.

—Qu'il faut l'ouvrir, cette boîte ! conclut le premier.

Et il allait soulever le couvercle, quand de l'intérieur une voix lamentable s'éleva :

—Non, non ! n'ouvrez pas.... Il y a quelqu'un !

LÉON XANROF.

SUICIDE D'UNE JEUNE MARIÉE.—Mlle Pauline Mécaud, âgée de dix sept ans, demeurant à Aubervilliers, France, épousait, tout dernièrement, un voyageur de commerce, M. Lecointre, âgé de trente-six ans.

Pendant le repas de noces, la mariée fut d'une gaîté folle ; elle dansa jusqu'à minuit, semblant s'amuser beaucoup. Sa mère lui conduisit à la chambre nuptiale, quand, une demi-heure après, le mari, y entrant, trouva en jeune épouse étendue sur le lit, dans sa toilette de mariée, se tordant dans d'atroces douleurs !

Malgré les soins qui lui furent prodigués, elle mourut une heure plus tard, ayant qu'elle avait bu un flacon de laudanum parce qu'elle en aimait un autre que celui qui lui avait juré de n'être à personne qu'à lui.

On trouva sur la pauvre enfant, une lettre adressée à son mari, et dans laquelle elle lui faisait part de ses intentions de suicide.

Elle lui écrivait :

Mon cher Henri,

Je demande pardon du mal que je vais vous faire. Vous m'aimez bien sûrement, je le sais, et j'ai en le grand tort de vous laisser croire que je vous aimais aussi. Mais j'ai aimé un autre, à qui j'ai juré de rester fidèle. Je vous mon serment. Ne pouvant être à lui sans vous tromper, ce que je ne veux pas faire, parce que vous êtes un brave et honnête garçon, je me suicide pour n'être qu'à la mort.

Pardon encore et à vous aussi, mes chers parents, et à lui aussi, que j'aimais de tout mon cœur.

PAULINE.

M. Lecointe est presque devenu fou de douleur à la suite de ce douloureux événement. Ses amis l'ont reconduit chez lui on le surveillant de près, car il a manifesté l'intention de se suicider.

CONSOMMATION DE TABAC.—Croirait-on que l'on consomme, en France, pendant six mois, en moyenne, 2 millions de cigares étrangers, 26 millions de cigares de France, 10 millions de cigarettes, 29 millions de tabac à priser, 91 millions de tabac à fumer—soit un total de près de 155 million de francs.

UN BON EXEMPLE.—L'administration municipale de Carlsruhe a introduit dans les écoles primaires de filles, comme matière obligatoire d'enseignement, les travaux de ménage, y compris du cours sur la manière de faire la cuisine.

Voilà qui vaut mieux que d'apprendre à ces demoiselles le grec, le latin.....ou la géométrie dans l'espace.

Au cirque :

Un auteur dramatique bien connu pour ses fours, devant un clown qui culbute.

—Est-il heureux, celui-là, plus il tombe, plus il a de succès !

If you feel weak and all worn out take BROWN'S IRON BITTERS

Si vos cheveux s'éclaircissent et se détriorent, servez-vous de la Vigueur des Cheveux d'Ayer. Elle leur redonne la vitalité et la couleur.

MOUNEY.—Décédé hier, 10 novembre 1891, à 9 heures P. M., à l'âge de 71 ans et 7 mois, FRANCIS MOUNEY, natif de la Nouvelle-Orléans. Les amis et connaissances de la famille sont respectueusement invités à assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui, mercredi 11 novembre, à 4 heures P. M., de sa dernière résidence, 452 rue Ursulines, près Dorgenois.

Bulle de l'Association de Bienfaisance Mutuelle du Vatican.

Les Officiers et membres sont requis de se réunir avec Badge à leur salle, No 51 rue Bienville, aujourd'hui mercredi, 11 novembre 1891, à 3 1/2 heures P. M., pour assister aux funérailles de leur frère décédé, FRANCIS MOUNEY, âgé de 72 ans, natif de la Louisiane.

Par ordre de

A. L. TISSOT, Président.
ELIE LAMBERT, Secrétaire aux Finances.
11 nov—1f

FOUJOL.—Décédé hier, à 5 heures et demie du matin, DANS VVE ANDRÉ FOUJOL, âgé de 80 ans et 2 mois, native de Bordeaux, France et résidant en cette ville depuis quarante-quatre ans. Les amis et connaissances des familles Foujol et Ballivet sont respectueusement priés d'assister aux funérailles qui auront lieu aujourd'hui mercredi, à 3 heures et demie de l'après-midi. Le convoi partira du No 365, Claiborne, près Lafayette.

De la part de son fils.

TO-KALONI TO-KALONI

Ne buvez rien autre chose ; mais buvez le pur. C'est le fameux To Kalon de

PAUL N. VERNEUILLE,
Sept. Agent,
149 rue Royale, entre Toulouse.

6 jnl—

NICHOLAS J. HOEY,
ENCANTEUR.
Propriété foncières, Stocks, Bons, Hypothèques, etc.
No 378 rue Carondelet.
Une attention personnelle particulière sera donnée à toutes les procédures judiciaires.
1er nov—3m

RESTAURANT DE PARIS,
114 & 116 RUE BOURBON.
En face l'Opéra Français.
J. DE LAAGE, Propriétaire.
Service à la carte. Repas à prix fixe. Fumoirs à la carte. Tous les mets d'après nature ainsi que toutes sortes de gibiers et de la volaille. Vins et liqueurs de choix.

Vous trouverez à acheter du Bon Vin à bon marché à la Cave de Vin de Bordeaux, 32 rue Bienville, entre Bourbon et Dauphine